

LE CHANSONNIER MARCEL LEGAY...

Mon Oncle

*Repose-toi, Legay ! Le calme cimetière
a muré ton flambeau sous ses masses de pierre...
mais savais-tu cela, partant « les pieds devant »,
qu'un éclat de ses feux fut pris par un enfant ?*

Guy BERTHET (Pour Nous).



En offrant à ma prose l'hospitalité de son bulletin pour y faire revivre le souvenir de mon oncle, le chansonnier Marcel Legay, je ne doute pas que l'actif directeur de « Flammes Vives », Jean Aubert¹, attende autre chose de moi que de simples notes biographiques sur l'auteur de l'immortelle chanson au pays d'Artois.

Je n'userai donc de celles-ci que le plus parcimonieusement possible, réservant l'ensemble de mon texte à une partie plus intime, plus personnelle ; celle du temps où j'eus le bonheur de vivre en la compagnie de cet homme extraordinaire qu'était le barde montmartrois.

Né fortuitement à Ruitz (Pas-de-Calais) de parents Arrageois, le 8 novembre 1851, Marcel Legay fut élevé et fit ses premières études, après la mort de sa mère, en 1858, dans une autre petite localité des environs, à Fampoux.

¹ Jean Aubert est un écrivain, poète et éditeur français, né en 1921, fondateur de l'association "Flammes Vives" dans les années 1950, décédé le 5 avril 2011. L'œuvre de Jean Aubert a été couronnée par l'Académie française, la Société des gens de lettres et la Société des Poètes français, et ses ouvrages ont été préfacés notamment par Paul Fort et Jean Cocteau (wikipédia).

Je passerai sur ce que fut son adolescence pour ne le retrouver qu'en 1870, au 20^e bataillon de Chasseurs à pied, puis admis dans la musique au 43^e de Ligne, comme clarinettiste.

En 1876 Marcel Legay vient s'installer à Paris.

En 1895 il épouse la sœur de mon père, à la Mairie du 9^e arrondissement.

Tout ce que je pourrais dire d'autre, en ce genre, ne serait plus que travail de biographe, et je tiens à m'en écarter le plus que possible.

Quand je fis la connaissance de Marcel Legay il était depuis longtemps compositeur, et son propre interprète.

J'étais bien jeune lorsque mon père ou ma mère me conduisaient au 10 de la rue Mansart, où habitait mon oncle, ou quand il venait chez mes parents, à Bezons, puis à Houilles ; bien jeune encore lorsque je me trouvais réfugié chez lui, dans sa petite maison de campagne, à Morannes, près d'Angers, au moment de la marche sur Paris des troupes allemandes, en 1914.

Il est probable que je n'aurais pas conservé un tel souvenir de Marcel Legay si les particularités de son physique et de son habillement n'étaient venues frapper, comme elles le firent, mes impressions d'enfant.

Quelques lignes extraites du Larousse du XX^e siècle suffiront à camper mon personnage :

« Avec sa longue redingote, sa lavallière négligée, et son impériale qui le faisait rassembler au maréchal Canrobert, Marcel Legay créa un type. »

J'ai dû voir, chez mon oncle, beaucoup de personnages dont j'aimerais me souvenir maintenant : Maurice Boukay, Léon Durocher, Claude Moselle, André Barde, Edmond Haraucourt, Théodore Botrel, Léandre, Villette, Steinlen (pour n'en citer que quelques-uns), mais, hormis un talent que je ne savais apprécier alors, il n'y avait rien de marquant, pour moi, en ces célébrités de l'époque.

En revanche je me souviens parfaitement du brave Yon Lug parce qu'il campait, lui, avec sa longue barbe, ses longs cheveux, son dos voûté, une silhouette vraiment particulière, et parce qu'il venait souvent à Houilles, avec mon oncle, pour y faire d'interminables parties de « billard japonais » dans les guinguettes d'un petit café, à l'orée du défunt bois de Champion dont il ne reste plus grand chose aujourd'hui.

Il me souvient d'un certain jour au mon oncle voulait m'emmener chez lui alors que j'eus préféré, moi, rester à me distraire du poulailler de la voisine de mes parents.

« Viens ! me dit-il. Je t'en montrerai des poules, à Paris ! »

Je le suivis, fort de sa promesse, mais en arrivant à la gare Saint-Lazare, je fis un tel tapage pour voir les poules promises que, pour avoir la paix, il dut m'aller montrer chez un gros marchand de volailles du quartier, les gallinacées de mon désir.

Une autre fois que je passais à ses cotés dans une rue dont je ne me souviens plus le nom, mais qui ne peut être que la rue Blanche ou la rue d'Amsterdam, nous entendîmes une faible voix qui, du fond d'une cour, modulait une chanson de mon oncle :

*Tu plairas peut-être à la Rei-ei-ne ...
J'aime mieux garder mes moutons !*

En un instant nous fûmes dans la place pour y voir un malheureux cul-de-jatte qui, de sa petite voiture, les yeux tournés vers les fenêtres de l'immeuble qui lui faisait face, attendait que lui tombent du ciel (si j'ose dire) les quelques sous qu'il espérait en voir venir. Ce fut alors que je vis mon oncle se planter solidement à quelques pas du pauvre bougre, lui faire signe de se taire, puis entonner de sa voix tonitruante la même chanson qu'il venait d'interrompre. Les fenêtres s'ouvrirent ; un murmure s'amplifia : « C'est Marcel ! »

Le peuple de Paris comprend vite... et les pièces tombèrent de partout.

Me montrant l'exemple mon oncle me dit: « Ramasse, petit ! »

Je ramassais, mais je ne compris pas tout de suite pourquoi tant de piécettes allèrent gonfler la casquette que le vieux mendiant contemplait béatement.

Je sais que Marcel Legay a souvent renouvelé ce geste, mais pour moi celui de ce jour est resté profondément gravé dans ma mémoire.

Vers cette époque le compositeur travaillait à la musique d'un recueil de chansons enfantines, sur les paroles de Louis Tournayre, « Chansons à la façon d'Epinal ». La dernière que contient ce recueil m'est dédiée de la sorte :

« A Guy Berthet, en souvenir de mon chien Mystico. (M.L.) » Pauvre Mystico, son fidèle caniche, mort en 1911. Quel bon ami d'enfance j'ai perdu là ! Sur sa tombe, au cimetière des chiens, à Asnières, Marcel Legay avait fait graver le refrain de sa chanson « La chanson de mon chien » :

*Mystico, mon bon chien
au poil hirsute, à l'air bohème,
Mystico, mon bon chien,
sauras-tu jamais combien l'on t'aime ?*

Un excellent portrait de Mystico, par Surand, ainsi qu'un autre, non moins excellent de mon oncle, fut offert par mon père au Musée d'Arras, après la mort de sa sœur et selon son désir, en 1924.

En 1914, sous la menace de l'invasion allemande, il fut décidé que nous partirions retrouver, ma mère, mes deux sœurs et moi, l'oncle Marcel et la tante Berthe qui se trouvaient alors à Morannes.

Je puis dire que c'est au bord de la Sarthe, (où je suis retourné en pèlerinage l'an dernier), que je me suis trouvé en contact le plus étroit avec Marcel Legay.

Durant les quelques mois vécus là-bas je fus le seul à pouvoir partager les longues flâneries du Maître ; flâneries toutes relatives puisque c'est au cours de celles-ci que naissaient la plupart de ses œuvres. Ma sœur ainée², (qu'elle me pardonne cette appréciation), était trop turbulente. Ma sœur cadette³ était trop petite. Moi seul, avec mon calme, mon apparence chétive et l'importance de mes sept ans, ne lui étais pas une gêne. Souventes fois nous embarquions tous les deux sur son bateau, le « Mystico », pour de longues promenades. Ma mère, qui doutait un peu des talents de marinier de son beau-frère, nous défendait formellement d'utiliser la voile dont nous disposions ; ce que nous faisions d'ailleurs, en toute complicité dès qu'un détour de la rivière nous permettait d'échapper à son regard scrutateur.

Je me rappelle que nous remontions la Sarthe jusqu'au Moulin du Pendu. De ce côté une écluse mettait un terme à notre escapade et, après un savant accostage, nous nous retrouvions invariablement dans une petite auberge de la rive, mon oncle devant une « fillette » d'un excellent vin d'Anjou, et moi devant l'inévitable « grenadine » d'après sevrage.

Silencieux, intrigué, je regardais mon oncle qui griffonnait sur des feuilles sorties presque miraculeusement de ses poches, des petits signes, incompréhensibles pour moi, et qui me semblaient être (ô candeur enfantine !) de minuscules pipes. Le mot m'est resté et mes compositeurs Lyne Bluet, Jean Thirion et André Hugues, savent ce dont il est question lorsque je leur demande d'aligner leurs « pipes » sur mes propres paroles.

En 1915, alors que nous étions tous de retour à Paris, le 16 mars, par suite d'une crise foudroyante d'urémie, Marcel Legay quittait ce monde.

La dernière chanson qu'il devait nous laisser « Les Cloches des Cathédrales », était née sur une poésie de Georges Millandy et, quand j'ai l'immense plaisir de revoir ce dernier, c'est

² Isoline Naville, née Berthet

³ Marcelline Bertrand, née Berthet

avec recueillement que je l'écoute me parler du Passé, de ce Passé où Marcel Legay tint une si bonne place.

Les rumeurs de la Grande Guerre firent que les obsèques du Doyen des Chansonniers passèrent inaperçues pour beaucoup, et cependant que de monde vint le conduire à sa dernière demeure, au pittoresque cimetière Saint-Vincent, à quelques pas du Sacré-Cœur, et moins encore du fameux cabaret du « Lapin à Gill » dont l'inoubliable Frédé présidait encore au destin.

Je revois toujours le film des « actualités » du moment où un petit garçon – qui me ressemblait comme un frère – dans un pardessus d'emprunt, trop large pour lui, (c'était la guerre !) suivait tristement le corbillard qui lui enlevait certainement la première de ses idoles.

C'est là, dans ce petit cimetière Saint-Vincent, que ma tante, dix ans plus tard, est venue rejoindre son mari pour l'Eternité.

C'est là encore que, le 8 novembre 1951, les plus fidèles amis ou admirateurs de Marcel Legay se trouvèrent réunis pour son centième anniversaire, avant de se retrouver, dans une ambiance d'art et de recueillement, au « Lapin à Gill », mis spontanément à ma disposition par le sympathique Paulo, nouveau maître des céans.

Le « Fils du p'tit Quinquin », Monsieur Bracke-Desrousseaux, qui, malgré son grand âge n'avait craint ni la chaleur qu'il faisait ce jour, ni les escaliers de la Butte ; le grand et regretté poète Ernest Prévost, qui fut longuement Président de la Société des Poètes Français ; le chansonnier Michel Herbert, délégué de la Société des Auteurs (au nom de laquelle il venait de prononcer une allocution et de fleurir la tombe du chansonnier) ; Paul Yaki, Président de la Société d'Histoire du Vieux Montmartre, étaient là.

La partie artistique était présentée par le compositeur Marc Berthomieu et interprétée par Yvonne Darle, Gine Narcy, Lyne Bluet, André Mondé et le signataire ... qui fit de son mieux, en si noble compagnie.

L'émission, en différé, de cette commémoration fut présentée par la Radiodiffusion Française, sur les ondes de « Paris Inter », le 16 décembre 1951...

Marcel Legay venait d'avoir cent ans, mais son oeuvre nous restait, vivante et immortelle !

Guy BERTHET

Article paru au milieu des années 1950 dans « Flammes Vives », dir. Jean Aubert



Commémoration du centenaire de la naissance de Marcel Legay, au Lapin Agile, 4 novembre 1951. Debout, à gauche : Guy Berthet ; à droite M. Bracke-Desrousseaux assis à côté de Lyne Bluet et face à Yvonne Darle.

"DEUX THEMES QUI ME SONT CHERS"

Neveu de Marcel Legay, chansonnier connu de la Belle Epoque (1851-1915), j' ai puisé mon amour des arts dans l' exemple des poètes et illustrateurs qu'il côtoya.

Peintre et poète, je me partage actuellement du mieux que je le peux entre mes deux passions. Deux thèmes me sont particulièrement chers : l'Amour et la Nature.

J' ai présenté des toiles dans divers musées. Certaines ont été acquises par des municipalités. Je participe également à presque toutes les expositions des alentours de ma localité.

J' ai écrit quatre recueils de poésies édités ainsi que des chansons.

Ma plus grande satisfaction est de pouvoir éveiller l'intérêt de travailleurs manuels dont je suis, par une œuvre saine et compréhensible pour tous.

(Guy Berthet, 70 ans, ancien peintre en lettres – Houilles.



Extrait d'un article de journal (non identifié, 1977)